

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



PAID

RECEIVED



LIBRARY

UNIVERSITY



VRAI MIROIR
DE LA NOBLESSE

FRANÇAISE.

REGARDEZ-Y BOURGEOIS.

Faute essentielle à corriger,

Pag. 14, lig. 6, au lieu de 1643, lisez 1484.

VRAI MIROIR

DE LA NOBLESSE,

REGARDEZ-Y, BOURGEOIS.

HISTOIRE ET ORIGINE

D E

LA NOBLESSE FRANÇAISE.

Le premier qui fut Roi , fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays , n'a pas besoin d'aïeux.

P U I S Q U E , de tout côté, les prétendus nobles, gens illustres, dits aujourd'hui les *aristocrates*, nous bourdonnent aux oreilles les mots terribles de *contre-révolution*, jouons de notre reste. Comme Samson, faisons une glorieuse fin ; démasquons la noblesse française aux yeux de l'univers, & si jamais les soi-disans nobles osent redevenir nos maîtres, que l'homme, assez vil pour subir patiemment leur joug, rougisse doublement, en

connoissant au juste la valeur des tyrans , auxquels il aura eu la basse pusillanimité de céder , quand il pouvoit les anéantir.

Apprenez , bourgeois imbéciles , apprenez de moi ce que vous êtes , ce que sont les idoles que bêtement vous respectez encore ; apprenez que les hommes étoient *égaux en droits* , même avant le *petit décret* que tant vous admirez : apprenez à ne plus avoir de maîtres que la raison & la vertu ; alors vous serez hommes ; alors vous serez dignes d'être appelés français ; alors le divin Jean-Jacques , du haut de l'empirée , se félicitera d'avoir laissé jaillir sur vous un des rayons de lumière , dont il a éclairé l'univers. Plus d'idoles , plus de fanatismes , suivez avec constance le flambeau de la raison , vous arriverez d'un pas ferme au temple de la vertu. Mais en connoissant les nobles , en les appreciant à leur juste valeur , n'allez pas tomber de Carybde en Silla , défiez-vous de l'ambitieux qui , sous le manteau de la philosophie , ne chercheroit à abaisser ceux qui depuis long-tems furent ses maîtres & les vôtres , que pour s'élever sur leurs ruines. Sa tyrannie seroit la plus cruelle de toutes , défiez-vous-en , démasquez-le & hâtez-vous de fouler à vos pieds sa folle présomption.

Les hommes sont égaux en droits , n'en doutons point.

Les premiers hommes vivans isolés , connoissant à peine leurs voisins , étoient bien loin de se croire au dessus des autres. La force alors fut leur seule distinction. Ils se rassemblèrent ensuite , formerent des hamaux , des bourgades , & comme la raison est innée dans l'espèce humaine , ils s'en rapportèrent pour la décision de leur petits démêles à la sagesse des vieillards. Combien les hommes de ce siècle , les françois sur-tout , se sont écartés de cette première règle de la raison , dictée par la nature ! Combien n'auroit-on pas dû rougir , en plaçant sur les lis , des juges imberbes , plus occupés de leurs passions que du soin de rendre la justice ! N'est-il pas honteux que les cris de l'exécration publique aient été obligés de venir faire connoître au chef de la nation un aussi odieux oubli de ses devoirs ! n'a-t-il pas lui même à se reprocher la crise affreuse dans laquelle se trouve aujourd'hui le pays le plus florissant du monde ! & doit-on le plaindre , si son incapacité le rend victime des horreurs auxquelles elle a donné lieu !

Les bourgades s'étant multipliées , l'ambition , première fille de l'homme en société , est née

du désir de dominer & du besoin. Elle a donné le jour aux cabales & à la flatterie, qui depuis, ainsi que je le prouverai, enfantèrent la noblesse. Chacun a prétendu au rang suprême : celui qui n'a pu l'obtenir dans son pays, après avoir capté par adresse les suffrages d'une horde de brigands, est allé chez des voisins foibles & pacifiques établir son odieuse domination ; après sa mort, le plus hardi ou le plus adroit lui succédoit. La société s'étant ensuite considérablement accrue, la boîte de pandore s'est ouverte, toutes les passions en sont sorties, les besoins de l'homme se sont multipliés, l'on a bâti des villes. Les gens qui par force ou par adresse, s'en sont faits nommer les chefs, n'ont d'abord prétendus qu'au titre de *primi inter pares*. Ensuite ceux qui ont déployé plus d'intelligence, se sont dits législateurs. Bientôt ils se sont faits nommer gardiens des loix, ou gouverneurs, & enfin tendant toujours au pouvoir suprême, ils sont parvenus à se faire couronner rois, empereurs, &c. Mots synonymes de *tyrans*. C'est de ce titre de roi, qu'ont usurpé quelques hommes audacieux, qu'est venu le nom de royaume, que l'on donne à plusieurs villes réunies sous le gouvernement d'un *despote*.

Ces rois , despotes ou tyrans , ont trouvé des ames assez basses pour leur faire servilement la cour , dans l'espoir d'envahir une portion de leur autorité. La flatterie trouve toujours grace près de celui qui vise au pouvoir absolu , aussi le maître , voulant affermir son despotisme , s'est-il fait honneur de distinguer ces hommes qu'il n'estimoit pas , afin de montrer aux peuples , par la servitude où il tenoit ces prétendus grands , l'esclavage où devoient être les plus petits. Tel est l'origine de la noblesse , il ne reste plus qu'à le prouver par des exemples.

Il est à croire que les premiers Rois cherchèrent cependant à s'entourer de gens vertueux , braves , & instruits ; de-là vient le mot noble , qui en françois n'a d'autres signification : mais comme tout dégénère , en s'éloignant de sa primitive origine , nos nobles & ennoblis se trouvent pour la plupart absolument dépourvus de ces éminentes qualités , auxquels furent accordées les premières distinctions. Pourquoi cette différence ? parce qu'on a rendu la noblesse héréditaire , sans faire attention que par-là le vice pourroit succéder à la vertu. Pourquoi encore ? parce que , dans des momens de détresse , nos rois ont fait une ressource pour le trésor

public des lettres de noblesse & qu'avec de l'argent on s'est trouvé exempt de toutes les qualités essentiellement inhérentes pour être noble. Savoir : la vertu , la bravoure & l'instruction. N'est-ce pas ici le cas de dire, avec M. Thomas, « que cette institution politique est plus » injurieuse qu'honorable pour l'humanité : » rarement utile , presque toujours dangereuse par ses abus. Heureux les états , ajoute » le même auteur , où la noblesse d'institution n'étouffe pas la noblesse de mérite , » & où, faite pour représenter la vertu , elle » n'est ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence , ni le pied-d'estal de l'orgueil.

La noblesse de mérite , la seule , la véritable noblesse, s'écrient nos soi-disans grands seigneurs désolés , existoit avant ses abus. Nos noms , nos titres, sont aussi anciens que la monarchie. Nous ne le cédon aux rois, que parce qu'ils sont couronnés. Nos plaintes devroient être écoutées, & l'on ne peut nous dépouiller de notre propriété, qu'en commettant la plus horrible vexation , l'injustice la plus inouïe. Tel est le langage des gens qui jadis se croyoient nos maîtres : voici ce que leur répond l'homme de bon sens.

Si les nobles ont hérité avec le nom des rares & éminentes qualités, qui ont procuré à leurs aïeux les honneurs dont ils réclament aujourd'hui la fuite ; la vertu devant être la seule distinction de ce siècle, ils nous forceront à leur conserver notre estime & nos respects : mais.

Les hommes sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu, qui fait leur différence.

La répugnance même que cause cette égalité à ceux qui refusent de la reconnoître, prouve assez qu'ils ne sont dignes d'aucuns des honneurs qu'ils réclament.

La vertu sans doute est aussi ancienne que le monde, & l'honnête homme qui, déployant aujourd'hui de grandes qualités & des talents, rares fruits de ses travaux, prouveroit encore qu'il descend d'un des premiers hommes, & que de père en fils, aucun de ses ancêtres, n'ont quitté les sentiers de l'honneur, celui-là seroit le premier & le véritable noble. Mais qu'est-ce que notre noblesse titrée, & d'où vient-elle ? y avoit-il des nobles dans les Gaules, lorsque Pharamon s'y présenta ?

Il y avoit sans doute alors des hommes braves & vertueux ; mais on ne voit pas qu'ils eussent

d'autres qualifications distinctives que celles de chefs. Il n'y avoit point parmi eux de chevaliers, de messires, de hauts, très-hauts & très-puissans seigneurs, d'illustres, d'illustrissimes princes, tous ces mots fastueux, ainsi que ceux de nobles, & de roturiers étoient inconnus dans leur dialecte.

Pharamon, premier oppresseur des Gaulois, connu sous le nom de roi, étoit-il en effet roi? étoit-il gentil-homme? Velly, dans son histoire de France, nous dit hardiment, qu'il étoit roi d'un peuple qui n'avoit jamais obéi qu'aux descendans de ses *premiers maîtres*. Ne pourroit-on pas reprocher à cet auteur la dureté du terme? Il me semble que ce mot ne va que dans la bouche d'un courtisan; mais quoiqu'en dise Velly, & les auteurs qu'il a copié, je crois que les uns & les autres seroient fort embarrassés de prouver ce fait. Moi, je crois que Pharamon étoit chef d'une troupe de brigands, & non un roi; si effectivement il eût été roi, ses troupes n'auroient pas été dans la nécessité de l'élever sur le bouclier pour le faire reconnoître, ce que les auteurs disent qu'il étoit.

Il y a donc tout lieu de croire que Pharamon n'étoit ni roi, ni gentil-homme, & que le
mot

mot de noble étoit inconnu , à cette troupe de brigands , ainsi qu'au Gaulois. Si ce peuple alors barbare eût connu ce mot aujourd'hui si fastueux , il n'auroit pas été jusqu'à la fin du huitième siècle sans en faire usage.

Les Gaulois connurent à la vérité les mots, de *gentil* & *d'écuyer*, titres que les Romains donnoient à leurs gens de guerre, les plus distingués par leur bravoure : mais les Romains retirés des Gaules emporterent avec eux les fastueuses & chimériques qualifications, qu'ils s'étoient arrogés, en vexant les peuples qu'ils conquéroient.

On ne voit pas que, depuis l'entrée des Francs dans les Gaules jusqu'à Charles IV, dit le simple, il fût question de nobles. Les gouvernemens & autres dignités n'étoient jusqu'alors possédés qu'à vie. Tout françois, tel que fût sa naissance, y avoit droit. On appelloit ceux qui en étoient pourvus, ou *pairs* comme égaux entre eux, ou *princes* comme chefs & commandans dans l'étendue de leur district, ou *barons* comme les premiers & les plus puissans du royaume. Cette dernière qualité étoit si relevée que, pour la posséder, le sire de Bourbon quitta le titre de *prince*. Ses grandes charges devinrent, des pro-

pres héréditaires, c'est à cette époque, vers l'an 898, & à ces nouvelles seigneuries que la noblesse, jusqu'alors ignorée en France, doit sa véritable origine.

Raoul-l'Orphèvre, nous dit l'histoire, fut le premier ennobli, par lettre, sous le règne de Philippe III, à la fin du onzième siècle. Ses talens ou sa vertu lui méritèrent sans doute cette distinction. Pourrions-nous dire la même chose des cinq cents particuliers, à qui Louis XIV, en 1696, vendit des lettres de noblesse pour 6000 liv. Pourrions-nous le dire aussi de cette troupe de trois à quatre-cents secrétaires du Roi, répandue dans le royaume. Les dix-neuf vingtième de cette engeance, quelque peu honteux qu'ils puissent être, pourroient-ils s'empêcher de rougir, au récit des moyens que leurs pères & eux-mêmes ont employés pour parvenir à l'ennoblissement ? A combien de vils personnages ne l'a-t-on pas prodiguée pour des forfaits & de honteux services ? Combien de fois notre haute noblesse, guidée par l'intérêt, n'a-t-elle pas mêlé son sang avec celui de ces ennoblis, qui ont dégradé le titre de noble. Chacun fait le genre de service que l'Avarenne rendoit à Henri IV, & l'on n'ignore pas que l'héritier d'une de nos

premières maisons n'a pas dédaigné d'épouser la fille d'un homme ennobli pour un emploi si abject. Combien de nobles de nos jours dont les pères & mères ont faits le métier de l'avarenne ? Combien d'importans de la cour n'ont pas dédaigné cet emploi sous le règne de Louis XV ? Si nous cherchions dans nos annales, ne trouverions nous pas quelques familles ennoblies comme celle de *Balthazard Gérard*, à qui Philippe II, roi d'Espagne, promit & donna la noblesse avec vingt mille écus pour tuer le prince d'Orange ? Combien de bassesses & prétendus nobles, & fainéans à prétentions, ne font-ils pas tous les jours sous nos yeux, pour alimenter leur orgueil. Rabaissons donc leurs folles prétentions puisque nous le pouvons, félicitons-nous de la suppression de leurs onéreux privilèges, méprisons leurs titres, & ne respectons que l'homme vertueux.

Après avoir vu la noblesse en général, jettons un moment les yeux sur les particuliers qui la composent. Voyons d'où leur vient cette fausse vanité dont ils prétendent nous éblouir ? Pour peu que nous y réfléchissons, nous appercevrons bientôt qu'aujourd'hui fiers & arrogans, hier encore ils étoient nos égaux.

Les Bourbons ont quelquefois honoré le trône par leurs vertus, alors ils étoient respectables. parce que, si l'on doit respecter la vertu partout où elle se trouve, on doit la considérer d'avantage sur le trône, parce qu'elle y figure plus rarement; mais d'où vient cette haute noblesse dont ils sont si fiers? Je ne parlerai pas ici des bâtardises qui en auroient interrompu la suite, si l'indulgence, la flatterie, & peut-être les besoins de l'état, n'avoient fait fermer les yeux sur la naissance de Louis XIV; mais voyons la noblesse de Louis XV du côté des femmes. Bourgeois, courez, admirez, satisfaites votre stupide regard, vous pouvez envisager votre roi, il est votre égal, il descend en *ligne droite* d'un notaire de Bourges.

Accourez, accourez, tous bourgeois & nobles. Mes amis, mes chers camarades, venez la voir, messieurs, mesdames, la véritable lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuse, & qui ne plaira pas à tout le monde; c'est que tout le monde n'est pas connoisseur, &

qu'il y a des vues foibles que les grandes vérités fatiguent. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que la liberté seule pouvoit produire. Vous allez voir le laboratoire du destin à découvert. Je ne suis pas forcier, ce n'est que le passé que je vais offrir à vos avides regards, mais le passé influe sur le présent, & le présent sur l'avenir. Regardez bien là-bas dans le fond, c'est un lointain rapproché & mis à la portée de tout le monde.

Voyez-vous cette petite ville de province, c'est la ville de Bourges. Là bas dans cette petite rue, voyez-vous cette masure en bois? la voilà qui s'ouvre. Voyez ce salon tapissé en bergâmes comme il est riche, comme il est superbe; cela s'appelle dans ce pays-là un *cabinet* avec ses chandeliers de bois. Voyez-vous cet homme en perruque, en habit noir? Comme il griffonne dans ce *cabinet*, dans cette étude, dans ce *salon* veux-je dire; cela est si brillant que je m'y perds. Admirez son air de probité. Au milieu de tout ce tas de papiers vers-moullu, qui se douteroit que cet homme, ce roturier ignoble pourroit compter des rois parmi ses descendans: voyez ce bon payfan qui entre, comme il lui touche

la main, comme il s'asseoit à côté de lui, comme il est bonhomme ce notaire de village, parce qu'il ne se doute pas de son illustration future. Il s'appelle modestement, Laurent Babou. Voyez comme il signe cet acte, comme il le date de ~~1644~~ 1484.

Voyez son fils en manchettes de dentelle, en habit de velours, portant une épée *toute neuve*, qu'il ne fait ou mettre; c'est Philippe Babou. Avec de l'argent on se décraffe, & le voilà trésorier de France, en 1517.

En voilà un autre, voyez comme il se redresse, admirez comme déjà il a l'air insolent; voyez avec quelle aisance, *un peu gauche*, il porte ce chapeau à plumet blanc sous son bras droit, c'est qu'il s'appelle, Jean Babou, ou bien à cause du chapeau à plumet, Babou de la Bourderie, en 1519.

Voyez-vous cette demoiselle, comme elle regarde madame sa chère grand-mère par-dessus l'épaule? c'est que monsieur de Babou de la Bourderie a rempli sa tête de vent. Elle s'appelle cependant encore Françoisse Babou: mais la voilà qui oublie tous ses Babous, en épousant, en 1542, Antoine d'Estrées, seigneur de Cœuvre. Si elle & sa race n'eussent pas

oublié qu'ils descendent des Babou, nous n'aurions pas été obligés de nous en souvenir.

Voyez comme à mesure qu'on avance en noblesse, on dégénère en sentiment. Regardez cette grande, belle & jeune demoiselle : elle est embellie par les graces, ses ancêtres ne se paroient que de leurs vertus ; voyez comme elle a l'air coquet, l'air noble, je veux dire. Tais-toi donc, mauvais plaisant, avec ton air..... l'air noble & l'air P..... sont deux airs. Tu a beau me souffler que les deux ne font qu'un ; je ne le dirai pas. Vous la voyez cette belle demoiselle comme elle est jolie, c'est la fille de M. de Cœuvre. C'est, c-t-elle-la, dont Henri le bon, le paillard Henri, a illustré les modestes appas : c'est la fameuse Gabrielle, tout le monde l'a connue, tout le monde la connoît, c'est une femme célèbre, c'est une femme fameuse dans l'histoire, & tout cela n'empêche pas qu'elle ne sorte en ligne directe de la petite mesure où étoit, il n'y a qu'un moment ce paperasseur, cet ignoble, ce vilain Babou. La voyez-vous comme elle cause familièrement avec le bon Henri ; comme la belle Gabrielle d'Estrées lui prête..... une oreille attentive ; comme le bon Henri est satisfait, & comme elle est contente. De deux

on en fait trois , c'est l'histoire de savoir l'addition & la soustraction , & la descendante d'un notaire doit savoir compter. La voilà avec tout ça , qui engendre , par l'opération d'Henri , M. César de Vendome , c'est un bâtard ; c'est égal. Faut de la vertu , pas trop n'en faut. Le bon Henri avoit le pouvoir . . . le pouvoir exécutif , m'entendez - vous , *tous les rois ne l'ont pas* ; & ne pouvant exécuter seul , il exécutoit avec sa Gabrielle , qui s'y prêtoit au mieux , nous dit l'histoire.

Voilà M. César Vendome , fils du bon Henri & de la charmante Gabrielle ; le voilà gros & grand comme père & mère ; le voilà qui se marie. Il a toutes ses facultés génératives ; c'est qu'il n'a pas eu pour aïeul un roi de France , *bien-aimé* ; & voilà que Madame sa femme lui met dans les bras une jolie petite fille : c'est Elisabeth de Vendome. Sa grande mère avoit fait des écarts sans lesquels celle - ci ne seroit pas venue au monde , c'auroit été dommage ; car si Gabrielle eût constamment été vertueuse , nous n'aurions pas eu . . . *de Louis XV* , &c. Quelle perte ! . . .

La voilà la petite Elisabeth de Vendome , voyez comme tout naturellement elle devient
grande

grande fille. Elle a d'heureuses dispositions ; c'est qu'elle est la petite fille du bon Henri ; cependant celle-ci ne donnera pas à gauche. Voyez que son premier écart elle le fait à propos , le 11 juin 1543. Voyez comme elle est modeste , elle partage légalement , & en légitime nœud , son *Auguste* couche avec Charles Amédé de Savoye , duc de Nemours. Voyez ce que c'est que l'habitude de l'esclavage ; je sentoie que j'allois prononcer le nom du duc , & déjà par avance je parle d'*auguste* couche. Quoiqu'il en soit , voyez , regardez bien , c'est de cette couche que sort Marie-Jeanne.

Cette Marie Jeanne est bien intéressante. Remarquez que c'est déjà une grande dame ; mais ses enfans seront plus qu'elle. Voyez encore avec quelle grace , le 11 mars 1663 , elle donne sa belle main blanche à Charles Emanuel de Savoye ; & puis voilà qu'entre eux deux , sans le secours de personne , dit-on , ils engendrent Victor Amédé , père du roi de Sardaigne , & de Marie-Adelaïde de Savoye. Tout cela n'est encore rien ; voici du bien plus fort.

Voyez cette Marie Adelaïde qui quitte ses montagnes , son pain d'épices & ses marmottes , & qui fait au duc de Bourgogne le généreux

sacrifice de venir partager avec lui les délices de la cour de France : mais voici le plus beau, le plus intéressant ; voilà le fameux tour de force. Cette Adelaïde & ce duc de Bourgogne , font tant , tant , tant & tant , qu'enfin ils parviennent à faire un roi de France , dont la matière première est un notaire de Bourges. Ah ! grand Dieu ! qu'il est difficile de faire un roi avec si peu de chose ! Que ces couches ont dû être laborieuses , si j'en juge par la peine que je viens d'avoir à vous l'amener !

Enfin , Français , voilà votre Louis XV : il est beau , malgré sa mince origine ; il aimera les femmes , & il est noble comme vous voyez , puisqu'il s'appelle Bourbon , & qu'il n'a rien des Babou , dont il descend , qu'un certain goût de cabaret.

Voyez-vous ce bon Louis XV , le voilà grand garçon , échappé aux fureurs meurtrières de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans , régent. Admirez comme les grands seigneurs ont de la vertu.

Le voilà ce bon roi qui se marie aussi , & , comme les autres , il fait des enfans ; voyez comme il est bon parce qu'il est roi , c'est que la bonté est inséparable de la royauté. Voilà sa majesté qui se fâche contre M. son fils Dauphin de

France , parce qu'il est en même temps jésuite , & que sa tête étant vuide , l'ambition est venue s'y loger. Il se fâche : mais parce qu'il est bon , il ne lui dir rien. Il l'engage seulement à se rafraîchir d'un verre de liqueur , & voilà M. le Dauphin qui boit. Voyez comme il boit avec grace. Cela ne peut être autrement ; c'est un Dauphin de France. Malheureusement il est pétri du même limon qu'un bourgeois. Voyez comme il chancelle ; voilà qu'il se désole , & qu'il voudroit bien ne pas avoir bu. C'est que ce breuvage étoit indigeste. Voyez comme il s'endort tout doucement , ce pauvre Dauphin. Voilà qu'on va pour le reveiller , il n'y a plus personne , c'est qu'il est mort. Vous voyez qu'un Dauphin mort est tout comme un autre homme. D'où je conclus toujours que *les hommes sont égaux.*

Mais voici du plus étonnant , si quelque chose pouvoit surprendre à la cour. Voyez-vous cet homme assis dans un fauteuil , c'est Louis le bien-aimé. Voyez comme il pense , comme il a l'air rêveur ! Sans doute qu'il s'occupe du bonheur de ses sujets ? Point du tout. C'est qu'il attend MM. de la faculté. Et pourquoi ? ... Vous allez le voir ! ...

Voilà MM. de la faculté qui entrent, voyez-les avec leur air imposant, leurs fourrures, leurs chaperons, leurs perruques, ils ne ressemblent rien moins qu'à des courtisans. Vous allez voir qu'ils sont tout aussi plats. Voyez comme ils saluent baslement; remarquez l'air peu philosophique & très-respectueux avec lequel M. le doyen s'approche de sa majesté. Voyez-vous que le roi lui parle à l'oreille; voilà que MM. de la faculté se retirent dans un petit coin, & qu'ils décident : *De par le monarque bien aimé des François*, que les enfans de France seront nuls & resteront, par leur art, sans progéniture. Voyez avec quel air gracieux M. le doyen annonce à sa majesté qu'elle sera satisfaite, & admirez l'air de contentement qui regne sur le visage du *bien aimable* Louis le bien-aimé.

Desir de fille est un feu qui dévore

Nous dit Gresset

Desir de roi, est cent fois pis encore.

Voilà le bon Louis XV dans son cabinet, vous croyez que c'est pour travailler avec ses ministres au soulagement de ses peuples. Vous vous trompez encore François crédules : c'est pour s'amuser

avec la Pompadour, qui abuse, comme le fera par la suite une certaine Antoinette, de la foiblesse royale, pour enrichir les étrangers des trésors de la France. La voilà la Pompadour, qui entre dans le cabinet royal par la petite porte; regardez-la bien, vous ne pourrez pas la voir long-temps. Nous allons tirer le rideau, ils vont faire leurs farces.

Voyez comme il est bon, ce bon roi, s'il ne peut faire le bonheur de toutes, au moins fait-il tout ce qu'il peut. Le voilà au Parc-au-Cerf; voyez le beau coup d'œil, & si jamais grand sultan fut plus heureux. Comme toutes les femmes le lorgnent, comme elles lui font les yeux doux, c'est à qui aura le mouchoir; vous voyez bien que *tous les hommes sont égaux*; puisqu'ici la femme de condition soupire à côté de la bourgeoise, sans aucune distinction, & que la beauté seule, ou un certain je ne fais quoi, fera leur différence.

Grand changement. Voilà une nouvelle favorite, c'est la Dubary; c'est encore une de ses femmes que tout le monde a connu, ce n'étoit rien; il ne lui a manqué, pour être impunément ce qu'est Antoinette, que le titre de reine. Voyez ce roi si long-tems prôné: voyez le tête-à-tête

avec sa digne favorite. Cela n'est pas amusant ,
sa majesté s'enivre plutôt de vin , que de plaisir ;
mais c'est égal , c'est un défaut royal. Qui
sait si par la suite il ne sera pas érigé en vertu
de par le roi ?

Voilà qui est bien triste , prenez garde de
pleurer. C'est un roi malade & qui prend congé
de sa cour , & de son royaume : c'est la petite
vérole qui l'enleve. Qui ce seroit attendu que
ce n'eût pas été sa sœur aînée ? il meurt , &
tout le monde se sauve , en se bouchant le nez.
Dans son cercueil occupe-t-il plus de place qu'un
autre ? Dites moi donc qu'elle est la différence
d'un roi à un bourgeois ?

Voilà monsieur Louis l'épais qui lui succède.
Jeune encore il prend pour mentor monsieur
de Maurepas. Vous le voyez le sage de Mau-
repas auprès de lui , derrière le mentor , vous
voyez madame sa femme qui lui souffle ce
qu'il doit dire , & plus loin vous voyez l'abbé
de Viry qui passe la parole à madame de Mau-
repas. Voilà en deux mots , toute la magie des
grands hommes. Louis XVI est grand par son
ministre , qui n'est grand que par madame son
épouse , & tous les trois ne feroient rien , sans
monsieur l'abbé de Viry , auditeur de Rotes.

Regardez bien ceci : comme c'est joli ! c'est un boudoir , de la plus délicieuse maison du monde. L'art a tout fait pour l'embellir , à peine pourra-t-il dans peu suffire à ranimer la nature épuisée. Cette grande , belle dame qui entre dans cet habit voluptueux , vous ne la reconnoissez pas ? ce n'est pas la maîtresse de votre roi , c'est la vôtre , français , c'est la reine , c'est la belle Marie Antoinette. Redressez-vous , plus vous serez droits , plus vous lui plairez. *Tel est son bon plaisir. Ses ancêtres tirent leur origine d'un peigneur de chanvre en Souabe.*

Louis XV avoit établi à Versailles un parc-aucerf dont vous avez vu l'utilité : voyez le beau parc-aux-cornes , que la femme de Louis XVI établit dans la délicieuse , dans la voluptueuse maison de Trianon , dont vous venez de voir un boudoir , & la reine des français qui attend avec impatience l'instant de faire le bonheur de l'un de ces sujets ou sujettes ; car l'un & l'autre sont admis à varier ses plaisirs.

Voilà le salon qui sert d'anti-chambre à ce boudoir ; voyez les princesses de Lamballe , de Guéméné , la duchesse de Polignac , &c. &c. comme elles font bassement la cour à la Dorvat porte-clef du fameux boudoir. Voyez-les bien , tour-à-tour elles joueront le rôle de première

favorite. Voyez ces messieurs qui entrent dans le salon : ils viennent aussi attendre la faveur du mouchoir. Le comte d'Ar.... le grand beau frère , que sa majesté appelle *petit* , parce que rien n'est trop grand pour elle , il entre le premier ! Voyez le petit geste familier qu'il fait en passant à la charmante Dorvat. C'est qu'il connoît déjà particulièrement ce mystérieux porteclef , & introducteur des plaisirs secrets , qu'elle a la première goûtée avec la libidineuse Antoinette. Voyez les soupirans , qui restent en grand nombre dans le salon : ce sont les Coigny , les Vaudreuil , les Dillon , Belzunce , &c. &c. soyez tranquilles ils auront tous leur tour.... Son éminence qui se cache dans un coin , comme il a l'air honteux & embarrassé ! C'est que son tour est passé , que son indiscretion est cause qu'il ne reviendra plus , & qu'il est dans la disgrâce : c'est le cardinal de Rohan. Rien de tel qu'une femme pour donner le démenti à une faculté entière ; & voilà que la branche royale a des rejettons qui sortent du beau-parc de Trianon ; ce que c'est que d'avoir de l'esprit , une honnête femme , mais bornée , seroit restée sans postérité.

C'est assez : je vous ai prouvé que Louis XV
descendant

descendoit de Laurent Babou , que voilà encore dans sa petite maison de Bourges. Regardez-le bien, il est sans prétention le bonhomme Laurent Babou. Voilà d'où viennent vos rois ; que l'on dise après *que les hommes ne sont pas égaux ?*

J'ai assez parlé pour boire. Donnez-moi donc un verre de vin ; mais du bon qui ne soit pas indigeste. Je ne suis pas de la famille royale. Je suis sans ambition. En buvant nous allons causer ; & je vous ferez voir ensuite d'autres changemens qui vaudront bien celui-ci.

Voilà ce que c'est qu'un roi : peuple aveugle & fanatique. Familiarisez-vous avec son origine , habituez-vous à le voir sans étonnement , dépouillez-le en idée du faste imposant qui l'entoure , & vous ne verrez en lui qu'un homme , que votre égal , dont rien ne doit vous empêcher de relever les nombreuses erreurs. C'est l'histoire des grenouilles ; le fracas que fait , en tombant , la solive que leur envoie Jupiter , leur en impose d'abord : bientôt elles la fixent , elles osent ensuite en approcher , puis l'ayant reconnue , elles s'en moquent. Faites

de même, si votre roi n'a d'autres qualités, que celui envoyé pour en imposer aux grenouilles. Si au contraire votre roi est un homme vertueux, brave, & instruit, respectez-le, regardez-le comme un grand homme. Ne tremblez pas devant lui : nulle puissance humaine ne doit en imposer aux hommes : mais félicitez-vous d'avoir remis la régie de vos affaires à un sage, qui est digne de votre confiance. Il vaut mieux qu'une grande étendue de pays soit gouvernée par un seul sage, que par plusieurs tyrans démocrates. C'est assez parler des rois, voyons à présent ce que font leurs courtisans, qui tirent tant de vanité de leur noble origine.

Second changement.

Je vous ai promis du plus intéressant, vous allez voir si j'ai menti. Regardez bien, vous ne verrez dans tous ces tableaux nobles qui vont vous passer sous les yeux, que du nouveau, que du nouveau, que du nouveau, que du nouveau. Il faut commencer par le commencement, & finir par la fin. Le commencement de toutes ses noblesses, je n'irai pas le chercher bien loin, pour la préférence, messieurs, ne vous sâchez pas. Je vous prendrai au hasard

dans le laboratoire du destin que je vais r'ouvrir.
Je commence donc, regardez bien. Vous ne
verrez pas grand chose, c'est la haute noblesse qui
va passer, ôtez vos chapeaux, *petits bourgeois*.

Air: Notez à la fin.

Et lonlanla laissez les passer

Les sots, les sots, les sots, les sots sots sots livetes ;

Et lonlanla laissez les passer

Les olivetes après souper.

Voyez pour commencer, c'est un petit ap-
partement de Charles V. Voilà Charles V
dans son fauteuil au coin de son feu qui s'en-
nuie. Voyez comme il baille... aille, aille...
aille... c'est tout comme *un bourgeois*. Voilà
son valet de chambre, qui lui dit, votre ma-
jesté a besoin de dissipation, veut-elle que j'in-
troduise *Nicolas la Trémouille* ? Il pourra ré-
créer votre Majesté, par sa spirituelle gaieté.....
fais entrer... er.. er.. er, dit le roi, & Nicolas
la Trémouille, entre. Sa seule vue ramène la
gaieté, voyez comme il est plaisant. Mais ce
n'est rien que de voir ; il faudroit entendre,
tout ce qu'il dit est esprit. Nous n'en avons
pu obtenir la communication. Les hauts &
puissans seigneurs ses descendans, ont conservé
tout cela dans leurs archives, & de crainte

d'évaporer l'esprit de leur aïeul, ils en sont si avares, qu'on dit aujourd'hui à la cour, *bête comme la Trémouille*.

Tant y a que voilà Charles V qui rit, & puis il s'endort. Le lendemain, à son reveil, il fait *Nicolas* gentilhomme. Puis faut voir le torrent de bien que lui valurent ses *gentillesse*s. Delà la maison de la Trémouille. On ne se douterait guère en voyant ceux d'aujourd'hui, que leur noblesse fût venue par l'esprit. C'est bien le cas de dire, *que ce qui vient de la flute, retourne au tambour*.

En voilà un'autre: ployez, saisissez, plus bas encore. C'est un noble, un grand seigneur, un législateur, un député, un *donneur d'argent*, & un homme dont vous avez admiré la fierté à l'assemblée des notables; parce que se croyant déjà roi, il osa parler insolemment à votre maître.

Le voilà en brillant manteau, en chapeau à la Henri IV, surmonté de panaches, qui fait son petit cadeau à la *pauvre Nation* française: comme il est grand, ce duc de Charost, quand il donne cent mille écus; quel tapage il fait! Ses ancêtres & lui n'ont pas fait tant de bruit pour en recevoir mille fois davantage.

Voyez cèt autre pied poudreux qui débarque là sur la côte. Il regarde..... il regarde..... il regarde..... il ne reconnoitra pas sa progéniture..... c'est l'aventurier Jean Bastet , ou Béton , débarquant sur les côtes de France & chassé d'Ecosse. Il ne peut pas se douter de la fortune de ses neveux. Voilà Mons Charot qui lui tourne le dos. C'est une belle chose que la piété filiale. Voyez-vous cet autre ? c'est André Duchesne. Voyez que monsieur le Duc lui serre la main , comme il l'embrasse ! Qu'est-ce qu'un André Duchesne , qui , quoique mal vêtu , obtient les bonnes grâces d'un grand ? Cessez d'être surpris , c'est un *généalogiste*. Regardez à droite sur la montagne , vous voyez les Bethune , voilà en avant la dernière demoiselle ou dame de Bethune ! voyez-là qui file & le nom tombe en quenouille. Admirez avec quelle adresse Duchesne bâtit à *Mons de Charot* une généalogie , & le fait descendre en droite ligne des Bethune de Flandres.

Voilà les seuls services que les grands savent récompenser. Aussi Duchesne fit-il fortune ? avec beaucoup de mérite & de talens , il seroit mort à l'hôpital.

Voilà , à présent , la grande galerie de Ver-

saillies. Vous les voyez ces trois grands seigneurs qui causent ensemble ! ils se font des amitiés , n'y croyez pas ; ce sont des grimaces de cour. Ces gens-là sont bien illustres aujourd'hui , & vous n'osez les regarder en face. Le premier , est le duc de Luines ; le second , le duc de Luxembourg ; le troisième , le duc de Chaulnes. Ils vont faire leur cour ; vous ne les voyez plus. Tout à l'heure , vous allez voir le néant de leur grandeur.

Regardez à présent ce lointain : c'est la petite ville de Mornas dans le Comtat. Vous voyez ce vieux homme qui sort de chez lui , avec sa robe de palais déchirée & sa liasse de papiers sous le bras. C'est Honoré Dalbert , qui va plaider au bailliage. Il prend le titre de noble sans conséquence. C'est que c'est l'usage du pays , les avocats y prennent tous cette qualité. Plût à Dieu , qu'encore aujourd'hui ils eussent une ame noble & honnête , comme celle du bon Honoré Dalbert , qui , à force de probité , meurt de la mort *des justes* , & laisse à peine de quoi se faire enterrer.

Voyez-vous son convoi , comme il est simple ! Il n'y a que cinq prêtres , encore vous ne les entendez pas chanter. C'est qu'on ne paye pas ,

& qu'il faut force argent pour dérouiller les gosiens de MM. du Clergé. Dans quelques années de là, ils trouveront de la voix, mais ce sera pour crier qu'on les écorche, & alors on ne les écouterà pas, & on écorchera toujours. Voyez-vous ces trois fils qui marchent à la tête du convoi: c'est Charles Dalbert, Brante & Cadenet. Comme ils sont bons fils, comme ils regrettent leur père, comme ils sont désolés! C'est que le défunt ne leur a pas laissé de quoi se consoler.

Vous voyez cette petite chambre, au cinquième sur le derrière, dans une petite rue près le Louvre: le luxe en est banni, l'on n'y trouve que le strict nécessaire, un grabat, trois chaises & une table. Vous croiriez au premier coup-d'œil, que c'est le réduit philosophique de l'auteur de cet ouvrage; point du tout. Faites attention, vous allez y voir entrer ceux qui l'occupent.

Voyez Charles Dalbert, Brante & Cadenet qui viennent s'y reposer des fatigues du jour. Admirez la simplicité, la modestie forcée de leur costume: ils se sont cependant jettés dans l'intrigue, & le manteau qui couvre en ce moment l'aîné, qui a été aujourd'hui faire sa cour au

Louvre , servira demain au cadet pour le même objet. Ce que c'est que l'amitié fraternelle, ils n'ont point plaidé pour la succession de leur père , & pour cause. Voyez comme ils sont restés unis ! Ils sont beaux & bien faits , bien plats , bien bas , bien intriguans , bien tenaces ; que de moyens pour parvenir ! Quelles heureuses dispositions pour être nobles , & grands seigneurs !

Voici , pour achever de débrouiller l'illustre origine des trois grands seigneurs que vous regardiez tout à l'heure , dans la galerie de Versailles , d'un œil stupide & respectueux , un tableau bien intéressant. On nous a toujours dit que la fortune est aveugle , n'en doutons plus à présent.

Voyez , là voilà la fortune : elle est assise sur un trône , vacillant sans cesse , agité par les mouvemens perpétuels de la roue qui lui sert de base. Voilà Charles Dalbert qui vient brûler devant sa protectrice l'encens des courtisans : il est bon , cet encens , mais il entête. Voyez qu'au milieu de cette épaisse fumée , il pose aux pieds de la bizarre déesse une épée encore teinte de sang. Celle-ci va croire le récompenser de quelques victoires remportées sur les ennemis de l'état.

Son

Son aveuglement & la fumée de l'encens l'empêchent de voir que cette épée est celle qui vient d'assassiner l'infortuné maréchal Dancré. Elle lui donne le manteau ducal, le titre de duc de Luines, & le fait connétable de France. C'est ainsi qu'à force de forfaits & de bassesses, ceux qui ne peuvent s'habituer à n'être pas vos maîtres sont devenus grands.

Voilà Brante, le second fils d'Honoré Dalbert: voyez comme il jette, d'un air de mépris, la robe d'avocat que son père avoit honorée par sa probité, & qui long-temps l'avoit fait vivre lui-même. C'est qu'il a plu à une duchesse de Luxembourg, dont il prend le nom & les armes, & la voilà qu'elle lui donne sa main. Voyez comme il faut peu de choses pour faire d'un avocat un duc. Nous aurions aujourd'hui bien plus de peine à faire d'un duc un bon avocat.

Voici Cadenet, le troisième de la famille, qui épouse aussi une grande dame. C'est Charlotte d'Ailly, dame de Péquigny & de Chaulnes. On dit aujourd'hui que la *poule n'ennoblit pas le coq*. C'étoit apparemment le contraire alors, car celui-ci s'honore encore de prendre le nom & les armes de son illustre épouse, & le roi

paye la complaisance des titres de duc & de maréchal de France.

Voyez toutes ces nêces qui défilent, il n'y a que des grands seigneurs : c'est que les titres ont ébloui les d'Albert, leur ont fait perdre la mémoire, & oublier leur honnête père, & la petite ville de Mornas. Ils se gardent bien de reconnoître leurs parens qui nuiroient au projet de la grande généalogie, dont ils bâ-tissent déjà le roman. Il est bien plus beau, selon eux, de descendre des Alberti d'Italie, qu'ils n'ont jamais connu, que d'un citoyen honnête & respectable, d'un Honoré d'Albert, de Mornas, auquel ils doivent véritablement le jour. Voilà cependant les aïeux des trois importans Seigneurs que vous avez vu passer, il n'y a qu'un moment, dans la galerie du château de Versailles.

Et voilà vos dieux, honnêtes citoyens ! voilà les hommes, devant lesquels les fots préjugés de votre enfance vous font trembler, & dont vous avez la basse pusillanimité de supporter les mépris ! Voilà ceux qui croient vous honorer par leurs alliances, quand leurs dissipations

les forcent à épouser les fortunes de vos filles. C'est à un duc de Chaulnes que le sieur Bonnier, riche bourgeois, a la bonhommie de donner sa fille. Et c'est d'une somme inouïe de mépris, que l'on paye la fortune & la main de cette jeune personne. Ecoutez, apprenez, & s'il est possible, cessez d'être dupes. Voilà l'exhortation maritale, que la Douairière duchesse de Chaulnes fait à son fils, la veille de ses nœces, en présence de plusieurs seigneurs. (Voyez le journal du rétablissement de la magistrature en deux volumes, édit. 1774.) » Prends toujours, mon » fils, prends cette petite Bonnier, c'est du » fumier pour engraisser tes terres ». Jugez du bonheur dont doit jouir celle dont le sort se trouve irrévocablement lié à un mari imbu de principes aussi faux. Si, comme cette infortunée victime de la sotte ambition de son père, une telle femme donne dans le travers, plaignons-la, & réservons nos mépris pour son indigne époux qui en est la cause.

Troisième changement.

Voyez la rapidité avec laquelle je vais vous faire passer tous ces tableaux magiques. Eh bien ! la noblesse naît & s'éteint aussi vite. Elle naît, d'un mot , de l'arbitraire volonté d'un despote. Tombe-t-elle en quenouille ?.... la voilà morte.

Voyez ceci : regardez avec attention. Si je vous offrois ce coup-d'œil pour un lointain , vous diriez que je suis un imposteur , un charlatan. C'est la scène d'hier , qu'aujourd'hui je vais mettre sous vos yeux. D'hier à aujourd'hui quelle est la différence ? vous en déciderez. Ce joueur de luth , qui entre , c'est Vignerod. Voyez qu'il est gentil , qu'il est agréable. Il amuse par son talent , encore plus par sa plate complaisance , un grand prélat dont il est valet-de-chambre musicien. Il lui procure.... tous les plaisirs ; il les aime lui-même , & n'oublie pas d'en prendre. Voyez l'adresse avec laquelle il arrache un sourire à son éminence Mgr. le cardinal de Richelieu , & profite d'une distraction qu'il lui cause , pour faire les yeux doux à sa charmante nièce qu'il endoctrine aux jeux

d'amour. Voyez que la nièce ne le rebute pas : & qu'il en résulte ?.... qu'il en résulte, que M. le cardinal, pour payer les complaisances de son favori & cacher les foiblesses de sa nièce, la lui donne en mariage, & le fait duc de Richelieu. Voyez sur le devant du même tableau, le vieux, le *jeune octogénaire*, le grand, l'infame, l'aimable maréchal de Richelieu, qui mène des troupeaux de femmes. Elles sont jeunes, elles sont jolies ; c'est un connoisseur, il les a presque toutes essayées, tant bien que mal. Il les conduit à présent à Louis XV. Admirez comme il est chez les nobles, contre lesquels tant on crie, des vertus de famille qui se transmettent de père en fils. Pour le Fronzac, successeur de celui-ci, je n'en parlerai pas ; le nommer, c'est désigner à la fois tous les vices.

Voyez tous ces oiseaux, qu'ils sont jolis, qu'ils sont beaux ! Ecoutez leurs charmans ramages, leurs mélodieux gasouillemens. Voyez comme ils sont privés, comme ils sont intéressans ; les pauvres petits, qu'ils sont mignons ! Ce sont les élèves de Saint-Simon, oiseleur de Louis XIII, & l'un des plus déliés courtisans de son tems. Voyez ce moineau franc qu'il désigne à sa majesté ; c'est, dit il, un chef d'œuvre

d'éducation : mais quelle maladresse , il ne peut arriver à la cour , que malheur à un moineau franc ! Voyez Louis XIII qui le distingue à la récommandation de son favori : sa majesté l'appelle ; voyez le moineau qui lui vole sur le nez. La nature a par-tout ses droits , & moineau franc ne peut se faire au manège des cours. Il est sans gêne , & tandis que le roi appelle *petit fils* , il lui chie sur les lèvres. En eût-il fait davantage à un bourgeois ? *poua... poua... poua...* voilà le roi qui crache , & qui fait la mine , & le courtisan Saint-Simon qui tord le cou au malheureux moineau , pour lui apprendre à vivre à la cour. Voyez le roi qui rit de cette gentillesse , & qui ennoblit son favori. Regardez à présent : voilà le duc de St. Simon d'aujourd'hui , qu'a-t-il de l'oiseleur son ayeul ? presque rien : sans son orgueil , son insupportable fatuité , & l'habitude des bassesses qui lui est familière , on ne pourroit le reconnaître. Cet air de famille est la seule distinction des Saint-Simon. Au reste ce sont les qualités inhérentes aux gens de cour.

Voyez à présent ce troupeau de bœufs gras qui traverse la plaine de Grenelle : comme ils sont appétissans !... allez , pauvres animaux , allez

orner les étaux du fameux Georges de Verr.
Son couteau vous attend, & bientôt vous allez
servir de pâture aux bons Parisiens, qui ne sont
pas encore des Cannibales. Ils n'ont pas encore
contracté l'habitude de se baigner dans le sang
de ceux qu'ils croient, à tort ou raison, leurs
ennemis. Ces Parisiens que vous allez substantier,
sont encore trop humains, pour arracher le
cœur d'un homme vivant, & pour crier, *bravo*,
saute marquis, en voyant mourir, condamné
sans preuves, un homme qui finit en héros. Ces
gentillesse étoient réservées au siècle qui se
glorifie d'être le plus éclairé, au dix-huitième
siècle, au siècle enfin, dit de la *liberté*.

Voyez l'honnête Georges de Verr dans sa
tuerie. On se sent toujours de ce que l'on doit
être ! Voilà ses petits enfans qui s'amuse. Ils
ont teint du papier dans du sang de bœuf, &
les voilà qui jouent au cardinal. Voyez comme
le bon-homme rit de ces enfantillages : ils
feroient bien surpris, en voyant aujourd'hui,
ces jeux réalisés. Voyez à présent, ce grand
prélat : c'est monseigneur le cardinal de la
Rochefoucault. Malgré le discrédit où est tombé
le clergé, il conserve toujours un air de grand-
deur. Vous seriez-vous douté que sa brillante

calote rouge, & ses bas, couleur de feu, ne fussent autre chose que du sang de bœuf?... Et que son éminence descendît en droite ligne de Georges de Vert, maître boucher à Paris; c'est cependant la vérité.

Voyez cette belle licorne qui court dans les bois, M. de Villeroi la prend dans un filet, & la fait servir de support à ses armes. Ha! que cela est beau! mais voyez ce vieux généalogiste, à qui M. le Duc (1) tourne le dos, c'est qu'il n'est pas si flatteur qu'André Duchesne, plat complaisant du duc de Charor. Celui-ci est le philosophe *Verax*. Le voilà qui arrache la licorne & les armes de Villeroi.

Il plonge le tout dans un étang & il en retire un saumon. Ecoutez les paroles qu'il adresse à

(1) En 1586, Nicolas de Villeroi, qui étoit alors secrétaire d'état, n'avoit pas acquis encore toute la morgue dont se parent aujourd'hui ses descendants, puisqu'il endura que le duc d'Epemon le traitât devant le roi de PETIT COQUIN, et ajouta à cette injure une menace de lui donner cent coups d'éperons, comme à un cheval rétif. Le roi ne voulut seulement pas souffrir que Nicolas Villeroi soufflât le mot à ces douces paroles. Amelot de la Houssay, édit. de la Haye, 1737, tom. 3, pag. 248.

Villeroi en le lui présentant. » Ton aïeul étoit
 » marchand de poisson, contrôleur de la bouche
 » de François Ier : cesses de rougir d'une honnête
 » origine. *Les hommes sont égaux* : voilà tes véri-
 » tables armes », & voyez le Villeroi qui s'en
 va *penot* & mécontent.

Voyez ce bel hôtel ; il a l'air majestueux &
 imposant. Voyez tous ces gens de livrée à la
 porte. Ce n'est pas là où certains ducs & maré-
 chaux de France iroient chercher leurs *nobles*
aïeux. Croiriez-vous cependant que ce seroit le
 véritable lieu pour les trouver ? Cet hôtel appar-
 tient à Pierre Roger, comte de Beaufort &
 vicomte de Turenne. Voyez-le, voilà qu'il sort
 à pied, suivi d'un grand laquais d'assez bonne
 tournure. Il a l'air vigoureux ! j'en félicite la
 femme dont il fera le bonheur. Regardez-le bien,
 voilà l'auguste souche de la maison de Noailles !

Il est doux à un bon François de mettre souvent
 le grand Henri sous les yeux des patriotes.
 C'étoit le meilleur des rois... Jugez des autres !
 Dans sa vie entière nous trouverions mille ac-

rions , dont une seule déshonoreroit celle d'un particulier.

Quatrième changement.

Voyez-le ce bon Henri , il est toujours galant ! regardez comme son œil se passionne à la vue de Corriffandre d'Andoimes ! Elle lui plaît , il le lui fait savoir ; il faut qu'elle cède , & elle le fait volontiers. Comment résister à un Roi , & surtout au bon Henri , qui étoit bien un des *meilleurs hommes* de son Royaume. Voyez la sensible d'Andoimes , elle ne peut prétendre , comme l'ambitieuse d'Estrées , à devenir reine ; mais au moins se sert-elle de sa faveur , pour pousser sa famille à la cour. Voyez quel rôle brillant elle fait jouer à ses enfans : admirez si déjà ils n'ont pas l'air de grands seigneurs. Aussi le cardinal de Richelieu ne balancera-t-il pas , par la suite , de s'allier avec eux. Voila les premières illustrations de la maison de Grammont , aujourd'hui si fière & si haute.

Voyez cette petite scène de cabinet : elle se passe dans le plus grand secret chez le *respectable Monseigneur* le Maréchal de Grammont. Le pouvoir de la magie & de la liberté patriotique , pouvoient seuls donner le jour à ces mystères occultes.

Voyez le comte de Grammont, qui entre chez le Maréchal son frère. Ce comte est un *luron*, qui n'aime que le plaisir, c'est un épicurien, & notre cher épicure ne connoissoit rien au *blason*. Aussi ce comte de Grammont va-t-il tout bonnement terre à terre, tandis que son frère est monté sur de hautes *échasses*. Voyez comme il est entré sans façon ! Sa figure annonce un Roger bon temps. « Bon jour, mon frère », & voilà le Maréchal qui fronce le sourcil. Le comte s'en apperçoit, & se reprend. « Bon jour, M. le » Maréchal » ; & voilà le Maréchal qui se déride, & ils causent ensemble de bonne amitié. Vous voyez qu'ils ont l'air d'accord, mais cela ne durera pas. « Allez au diable, mon frère, avec » votre noblesse, pour moi je n'y conçois rien. » Je suis homme ; j'en remplis bien toutes les » fonctions, & je suis satisfait. — Je vous en » félicite », répond froidement, en se levant, le vieux Maréchal, qui enrage de ne pouvoir dire, ni sentir comme le comte. La vanité est devenue nécessaire à son existence, pour remplacer chez lui toutes les autres jouissances éteintes. Toute cette querelle est venue sur l'écusson supérieurement blazonné, que le Maréchal tient dans la main. « Enfin, mon frère,

» lui dit le Comte en sortant , notre origine
 » n'est pas claire , je n'y puis rien comprendre.
 » Je suis las des changemens perpétuels que l'on
 » fait à nos armes. Décidez-vous une fois pour
 » toutes ; car si j'adopte la *maison d'Auré* , je
 » paraphe cet écuillon de ma main , *ne varietur*.
 » Je vais chez une charmante femme , avec
 » laquelle je ferai , tête à tête , un délicieux sou-
 » per , & je suis persuadé qu'elle exigera de moi
 » plus de preuves de virilité , que de preuves
 » de noblesse. Adieu , mon frère , chargez-vous
 » des blazons de notre maison , pour moi je
 » prendrai toujours soin de mes plaisirs. On est
 » homme avant d'être noble , & le plaisir vaut
 » mieux , quand on en peut jouir , que la vaine
 » satisfaction d'admirer un écuillon ». Il sort , &
 » vous voyez , *haut & puissant Seigneur , Mon-*
seigneur le Maréchal , qui lui ferme brusquement
 la porte.

Si je confie cette petite scène à votre discrétion ; c'est que je compte sur votre prudence , sur le secret , & que je veux vous prouver absolument *l'égalité des hommes*.

Voyez à présent , avec quelle hauteur , *mon-*
seigneur le duc de Mazarin reçoit cet apothicaire qui lui porte le mémoire des remèdes

fournis à madame la Duchesse. Il y a une heure que cet honnête citoyen se morfond d'impatience à l'anti-chambre, où d'insolens laquais l'ont assassiné de mille mauvaises plaisanteries sur son état, aussi recommandable par les connoissances qu'il possède que par son utilité. Voyez l'air de respect, avec lequel il donne à *Monseigneur* son très-long mémoire, écrit en gros caractère, dans lequel j'apperçois d'ici, pour deux livres de *mercure*, à l'usage particulier & habituel de madame la Duchesse, & voilà le Duc qui s'impatiente : & l'apothicaire qui lui dit, d'un air aussi vrai que naïf ; » Votre
 » trisaïeul Lamilleraye, qui exerçoit avec hon-
 » neur, à Partenay, la même profession que
 » moi à Paris, en eût, sans doute, employé
 » davantage ; & n'auroit pas réussi, *Monseigneur*,
 » à rendre une santé pure & parfaite à madame
 » la Duchesse : mais comme c'est, dans cette
 » partie, ma meilleure pratique & qu'elle m'en
 » envoie beaucoup d'autres... » Ici le Duc donne un soufflet à l'apothicaire. Vous voyez ensuite qu'il sonne ses gens. On chasse ce malheureux bourgeois, qui ne sera jamais payé du vivant de *Monseigneur*, ni de celui de sa *ver- tueuse* épouse.

Respectons la religion, mes bons amis, il en faut une : mais est-ce un crime d'en dévoiler quelques abus ? Voyez ce tableau, écoutez cette historiette, & vous conviendrez que si les ecclésiastiques d'à présent étoient aussi vicieux que ceux du temps dont je vais vous parler, on auroit bien fait de les corriger. Combien de tort n'a-t-on pas au contraire, puisque depuis plusieurs siècles on a vu dans cet *ordre respectable*, les vertus s'accroître & nous attacher, tous les jours davantage, à la religion sainte qu'il prêche. . . . *d'exemple* encore plus que par ses éloquents discours. . . .

Cinquième changement.

Vous voyez ce *St. Evêque* dans son oratoire, qui croiroit que cet homme est un hypocrite ? Ceci se passe environ l'an 1500. Cet évêque est à Bayeux dans son évêché. Cet oratoire n'est meublé que d'un prie-dieu, un grand crucifix & trois tableaux. Ces tableaux sont, vous le voyez, Sainte Madeleine, Sainte Nicole & Saint Antoine ; & voilà *monseigneur*, en robe-de-chambre de damas, qui lit un livre doré, que vous prendriez pour un bréviaire ; écoutez à présent.

Histoire d'un Evêque de Bayeux.

Il étoit à Bayeux une demoiselle, chez les parens de laquelle on se faisoit un devoir pieux d'admettre *Monseigneur* l'Evêque... *L'esprit est prompt, la chair est foible.....* Et *monseigneur*, quoiqu'il fût un des hommes le mieux constitué de France, n'eut pas la force de résister aux quinze ans, à la fraîcheur & aux charmes naissans de sa diocésaine. Il trouva, dit un historien de ce temps, plus de mérite à céder à sa passion, qu'à la combattre. *Monseigneur* étoit convaincu de l'axiôme ecclésiastique, *qu'il est avec le ciel des arrangemens*. La difficulté de l'entreprise irrita encore davantage les desirs illicites & effrénés, de cet hypocrite & dangereux prélat. Susanne, c'est ainsi que je nommerai cette infortunée victime du cagotisme, ne quittoit jamais ses parens : mais de quoi n'est pas capable le libertinage, l'hypocrisie & la certitude de l'impunité ! car les grands du clergé d'alors se croyoient aussi *inviolables*, que les membres de l'assemblée nationale en ce moment. *Monseigneur* affecta dans son évêché une retraite de

trois mois , il n'y voit personne , & fait répandre par ses gens , que sacrifiant un quartier de ses revenus aux pauvres, il vit dans la plus grande abstinence , pour attirer sur son évêché les bénédictions du très-haut , & obtenir de lui la rémission des péchés des oailles confiées à ses soins. O crime ! O barbarie ! qui croiroit que ce tems , fût employé à ourdir la trame la plus noire , le projet de séduction le plus affreux !

Cet indigne évêque sçavoit que la jeune personne qu'il osoit convoiter , alloit à confesse à un prêtre ordinaire d'une petite paroisse de la ville. Ce prêtre fut mandé ; on lui promit un canonicat, s'il vouloit se prêter aux vœux de *Monseigneur* , & les cachots de l'officialité pour le reste de sa vie s'il s'y refusoit. L'espoir & la crainte sont deux grands mobiles. Ce prêtre étoit pauvre , il avoit de l'expérience , il connoissoit la dose de fiel qui peut entrer dans l'ame d'un dévot, ou soi-disant tel : il connoissoit les pouvoirs illimités des grands de son ordre, le danger de leur déplaire , & il étoit peureux. Faut-il s'étonner , si ce que n'eût pu faire l'espoir des récompenses , la crainte du danger l'obtint de cet homme foible ? Il suc-
comba

comba donc & se prêta , quoiqu'à regret , au desir de l'odieux chef de son église.

La jeune personne arrive peu après au pied du *discret* confesseur , il l'écoute , il soupire..... il se fâche , il ouvre les portes de l'enfer.... la pauvre infortunée s'épouvante , elle se croit prête d'y tomber. » Vous êtes perdue , ma » chère sœur , mes pouvoirs ne peuvent suffire » pour absoudre vos nombreux & énormes » péchés.... aucuns casuistes ne pourront même » prendre sur eux de vous donner l'absolution. » Je tremble qu'il n'y ait pour vous aucun pardon devant Dieu. (puis s'adoucissant par degrés) Notre Dieu , cependant est un Dieu de » paix , il laisse toujours aux pécheurs une porte » ouverte , il a envoyé exprès pour vous un » saint dans cette ville , en la personne de notre » pieux prélat. Peut-être qu'en allant vous » jeter aux pieds de l'homme que le créateur » de toutes choses a distingué sur la terre , de » l'homme qu'il a marqué de son doigt divin , » vous pourrez obtenir grace devant le Dieu de » bonté , que vous avez si grièvement offensé. » Il n'est que ce moyen de racheter votre salut. » Mais.... une jeune personne dans le confessional de Monseigneur.... Cela feroit sensation

» dans une petite ville !... Il faut conserver des
 » dehors !... Je verrai ce saint personnage &
 » tâcherai de gagner sur lui. . . . Qu'il vous
 » reçoive , malheureuse péchereffe , dans son
 » oratoire. S'il a la bonté de céder à mes vœux ,
 » pour vous remettre dans la bonne voie. Ce
 » ne sera que pour sauver le scandale. Revenez
 » dans trois jours. »

La pauvre petite revint en effet , plus morte
 que vive ; elle attend son arrêt & n'ose se flatter
 que le saint se soit déterminé pour elle , à inter-
 rompre sa retraite ; elle n'a la force de parler ; le
 confesseur attend en vain. Il est enfin forcé de
 rompre le silence. » Espérez, mon enfant, espérez :
 » le très-haut a vu votre douleur en pitié. Il est
 » possible , avec beaucoup de docilité , d'humili-
 » té , & de résignation , que vous trouviez
 » encore grace devant lui. Le pieux apôtre ,
 » auquel il lui a plu de confier la conduite de
 » ce diocèse , consent à vous entendre , et j'ai
 » même gagné non sans peine , de sa religion ,
 » qu'il vous recevrait dans son oratoire. Sur-
 » tout , je vous le répète , docilité , humilité ,
 » & résignation. Une fois introduite près de
 » ce prédestiné , regardez-vous comme dans la
 » présence de Dieu même. Vous allez assister

» à ma messe ; ne cessez point de demander à
 » l'éternel toutes ses graces , pour qu'il lui plaise
 » vous accorder , par sa créature chérie , le
 » pardon de vos énormes , infames & nom-
 » breux péchés. Résolez-vous sur-tout , à les
 » expier , aux pieds de Monseigneur , par tous
 » les sacrifices qu'il exigera de vous ».

L'infortunée & innocente Susanne , aveuglée
 par les prestiges du fanatisme , de la religion
 & des préjugés promet tout. Conduite par son
 foible & rusé directeur , elle se rendit après la
 messe à l'oratoire , où l'attendoit le tartuffe
 évêque.

Voyez à présent , voilà le confesseur qui
 ouvre la porte de l'oratoire : voilà Susanne qui
 entre , le confesseur ferme la porte. Susanne se
 jette le visage contre terre , & remarquez que
Monseigneur , n'éprouve par son entrée aucune
 distraction. Ce que c'est que la *vraie piété*. Susanne
 pleure , Susanne soupire , elle n'ose lever les
 yeux : comment une malheureuse pécheresse ose-
 roit-elle envisager un saint ? Enfin , *Monseigneur*
 prend pitié de son sort ! relevez-vous , malheu-
 reuse , vous pouvez par un humble & sincère

aveu de vos fautes trouver , par mon intercession , grace devant Dieu. Approchez - vous ne me cachez rien. Voilà la petite qui s'approche à genoux de l'oreille de *Monseigneur*. Admirez comme son humilité & son air naïf , & désolé , contraste avec l'air que donne à *Monseigneur*, cet œil animé par tous les désirs de la concupiscence. Remarquez comme à mesure que la petite compte ses *pecadilles*, le visage de *Monseigneur*, qui ne bouge pas les yeux de dessus sa victime , s'affaiblit. La voilà qui à fini. Voyez comme notre saint à le teint animé ; votre méchanceté vous porte à croire , que ses désirs illicites en sont la cause. Comme vous vous trompez ! C'est que le saint partage la colère divine , contre cette ame impure. Voyez comme ses gestes vous annoncent le pieux emportement qui l'anime. Il n'est ni haire , ni cilice , ni macérations qui puissent suffire à expier des fautes si énormes ! cependant il ordonne à sa pénitente une vigoureuse discipline , & le voilà qui va dans une autre piece chercher un macérati de St. François.

Pendant qu'il sort, la jeune personne reste seule. . Elle se rassure , voyez quelle regarde de tout côté , & de tout côté , nouveau sujet d'é-

dification. *Monseigneur* entre, & lui remet une discipline. « Je vais vous laisser, dit-il, expier » vos fautes. déshabillez-vous, ne vous épar-
« gnez pas, & quand il fera temps que vous » finissiez, vous en serez avertie par des signes » du très-haut, qui a les yeux ouverts sur vous. » Je me retire ».

Et voilà la pauvre petite qui se met en oraison, & puis vous la voyez qui se déshabille ; & voyez *Monseigneur* dans un petit coin, dont la tête passe par un trou. Enfin la voilà sans vêtement. Je vous demande pardon, si j'expose à vos yeux cette nudité ; mais c'est, vous le voyez, de la part de Dieu. Voilà Susanne qui se flagelle devant le prie-dieu, surmonté d'un crucifix, à qui elle offre ses souffrances. Mais voyez ce miracle : le crucifix disparoît, & se métamorphose en une superbe glace ; le prie-dieu n'est autre chose qu'un voluptueux canapé, & la chambre qui n'offroit qu'un très-petit jour, est tout-à coup éclairée de vingt bougies. Enfin, voilà l'oratoire changé en un boudoir des plus élégants. Voyez la pauvre Susanne, comme elle est hon teuse ! Sainte Magdeleine n'est plus qu'un voluptueux tableau de *Léda* : Sainte Nicole représente le tableau le plus indécent des tentations de

St. Antoine, & à la place de St. Antoine, est une superbe enluminure de toutes les postures de l'Arétin. *Monseigneur* entre en ce moment : vous ne voyez plus rien. Il a conduit, comme vous avez vu, sa pénitente en paradis ; il vient en partager avec elle les délices.

Mais voyez cette chaumière, vous appercevez une pauvre malheureuse mourante, tenant dans ses bras un enfant d'un an. C'est la pauvre Susanne, qui est venue dans cette retraite ensevelir sa honte ; & la voilà qui remet à ce même prêtre, cause de ses infortunes & de son déshonneur, le fruit du libertinage, & de l'astuce de *Monseigneur*, puis elle meurt (1). C'est de cet enfant que sort l'illustre maison d'Harcourt d'aujourd'hui. Voilà une belle source pour mériter, sans vertus, tant de respects & d'honneurs.

(1) Cet enfant, élevé avec soin, devint en 1574 Vicomte, et juge de Caen, sous le nom de Jean d'Harcourt Beuvron. Son fils, fut du nombre des jeunes enfants de la bourgeoisie, choisis pour jeter des fleurs à l'entrée d'Henri IV en cette ville. Ainsi que le livre des antiquités de Caen en fait foi.

Voyez ce duc d'Aumont (1) qui se rengorge aujourd'hui, en marchant de travers, à la tête de la garde nationale, qu'il croit d'honorer en la commandant. Je vois au premier rang du bataillon un grenadier, huissier au parlement qui, lui rive le clou, & lui dit, à tort ou raison : « la » qualité d'huissier au parlement dont je m'honore, vaut bien celle d'huissier & de sergent

(1) Le Maréchal et le marquis d'Aumont avoient un frère, évêque d'Avranches, que l'on appelloit, à cause de son orgueil et de son humeur féroce, **TARQUIN LE SUPERBE**. Il appelloit en duel les gentils-hommes de son diocèse, avec qui il avoit quelque chose à démêler. Un jour assistant avec son clergé à une procession, il voulut en sortir, tout revêtu qu'il étoit de ses habits pontificaux, pour aller donner des coups de crosse à un homme qu'il haïssoit de longue-main : mais on le retint par sa chappe. Un de ses ennemis s'avisa d'une plaisante invention, pour se moquer de sa fausse bravoure, ce fût d'ajouter à son nom la syllabe **RO** dans un mandement affiché aux portes de l'église cathédrale d'Avranches : ce qui composoit un mot de trois sillabes dont la prononciation rendoit celui de **RODOMONT**, et le sobriquet demeura toujours depuis à ce prélat. Amelot de la Houssaye, tome, premier page 169, édit. d'Amsterdam, 1737.

« d'armes que portoient vos ancêtres ; » & le duc d'Aumont , qui s'est attiré ce paquet , ne dit mot , & il a raison ; car ces grenadiers parisiens sont de terribles gens ; ils feroient trembler le monde entier , s'ils se mettoient en tête de déclarer la guerre à l'univers : heureusement pour la tranquillité de l'espèce humaine , qu'on assure qu'ils ont les intentions les plus pacifiques , & que deux ou trois cents membres du haut-clergé & autant de grands seigneurs suffiront à présent à leur triomphe.

Sixième changement.

Voyez à présent ce grand jeu de mécanique. Ici c'est un marchand de vin qui tient son comptoir : il représente les ancêtres des Bignons , ceux de *LE NOIR* , d'exécrable mémoire. Ce Bahutier , vous offre le portrait ressemblant d'un ayeul de l'odieux Breteuil , qui exerçoit avec distinction ce métier sur le pont Notre-Dame. Cet homme , avec sa seringue , vous montre la fouche des Lamoignon , qui descendent d'un apothicaire de Nevers. Cet autre , qui sort du moulin avec son âne , croiriez-vous que les ancêtres de Maupeoux , n'étoient pas autre chose

chose à Gonnesses, cet autre qui gratte du parchemin, c'est *Grava* ; il étoit intendant de la très-ancienne maison de Grave : à force de concussions il devint fort riche, acheta la terre de Grave , & s'étant emparé des titres de la maison, il se les appropriâ : cette famille étant venue à s'éteindre, il en fut quitte pour gratter la moitié de la dernière lettre de son nom, & muni d'une éfronterie, qui le rendoit vraiment digne de marcher de pair avec les nobles à la mode du jour, il osa, étayé d'une grande fortune, se dire de la vraie maison de Grave. Combien de grands seigneurs de nos jours ne doivent leur illustration qu'à de pareilles supercheries !

Pour fin finale, voilà la famille *Mirabeau-lique* : d'autres disent *diabolique*. Voilà le grand bourgeois de Provence qui souffle dans l'état tous les désordres. Voilà M. son frere qui, pour ramener la paix, se fait *montreur de lanterne magique*, & cela pour, dit-il, soutenir la noblesse de son existence. Je suis de son avis : un gentil-homme ne sçauroit déroger en faisant notre état : mais il est affreux que dans le *respectable* corps de la noblesse, il s'en soit trouvé un seul, qui ait osé acheter

la bourgeoisie , & mettre ses titres à envelopper du poivre.

Bon jour donc , mon cher camarade vicomte : voyez avec bonté ma lanterne , vous me le devez , j'ai vu les vôtres avec plaisir. Vous êtes aristocrate , je ne le suis pas ; vous êtes gentilhomme , je suis citoyen ; vous avez des titres , des pensions & une grande fortune ; je suis pauvre , honnête homme & bourgeois ; mais *les hommes sont égaux* puisque nous sommes tous deux *montrés de lanterne magique*.

Allons boire ensemble , je connois une cave où gissent les meilleurs vins de France & de l'étranger : mais nous n'irons que sur les onze heures du soir , vous avez la tête trop foible , & je suis vraiment honteux de voir un des douze cents rois perdre l'équilibre en montant à la tribune. Ce défaut royal auroit dû être un des premiers objets de réforme des douze cents *souverains , nouveaux nés*.

Je vous ai démontré , mes chers concitoyens , la gradation qui a établi parmi nous l'inégalité. Je vous ai prouvé qu'elle n'étoit venue que

par des abus. Vous ne pouvez plus douter que la noblesse, même de vos rois, n'est qu'illusoire; que les plus grands seigneurs sortent de fouches égales aux vôtres, & que la plus grande partie ne sont grands que par leur fortune & les respects que de sots préjugés vous font encore leur accorder. La révolution présente prouve que vos lumières acquises vont changer la face des choses; un cri général répète de tout côté *égalité & liberté*. Ces mots sont beaux! mais défions-nous de l'abus que l'on peut en faire.

Il est essentiel sans doute que notre ame, agrandie par les lumières des philosophes qui ont éclairé ce siècle, s'élève & reconnoisse enfin les abus sous lesquels toutes nos facultés ont, pour ainsi dire, été anéanties depuis l'établissement de la monarchie. L'extrême étoit peut-être utile dans le premier moment; mais gardons-nous de persister dans une manière de voir outrée; notre chute seroit alors plus terrible, & nos premiers maîtres venant de nouveau à l'emporter sur nous, nos fers n'en deviendroient que plus lourds. Jusqu'à présent nous avons donné dans les excès; un fol enthousiasme s'est emparé de nos esprits: *égalité & liberté* ont tourné toutes nos têtes, parce que nous ne connoissons

ces mots que par des récits romanesques , & que la chose nous étoit absolument inconnue. Il est temps de réfléchir : au moment de jouir de la précieuse égalité , & d'une liberté bien entendue , tâchons de voir ces mots , dont notre génie bouillant nous a bientôt créé des dieux , dans leur juste apperçu.

Égalité parfaite est absolument impossible dans toute société. Gardons-nous d'y prétendre ; tout ordre de ce moment seroit anéanti , & l'anarchie est le plus funeste des maux : mais il est une égalité , la seule sans doute à laquelle notre raison nous conduira. C'est cette égalité qui mettra , sans distinction de naissance ni de fortune , tout homme capable dans les premières places. Cette égalité fera préférer l'honnête homme éclairé , au *Crésus* engraisé de rapines , & à l'*homme* *chamaré d'ordres* & énervé par les délices d'une cour , presque toujours réceptacle de tous les vices. Si notre révolution nous procureroit ce bienfait , nous pourrions avec raison , nous dire le peuple le plus heureux du monde.

Quant à la liberté , gardons-nous d'y croire ; elle ne peut exister dans aucune société. Point de société sans loix , sans usages ou sans chefs. Si-tôt que vous consentez d'obéir à des loix , de

céder à des usages, ou de reconnoître un ou plusieurs chefs, de ce moment vous renoncez à la liberté. L'homme sauvage & isolé, l'homme dans les bois ou les déserts, vivant sans maître, sans contrat, sans société, se soumet même, malgré lui, aux loix de la nature; il est aujourd'hui, trop commandé par ses passions, pour prétendre à la liberté, si jamais elle a réellement existé. Profitons de nos lumières, sinon pour être libres, au moins pour être moins malheureux : espérons que cette révolution qui a déjà déjoué les projets des ambitieux, qui ont voulu en profiter pour nous subjuguier, nous procurera un sort plus doux; espérons que l'homme instruit à connoître ses droits, n'en abusera pas; que le moins instruit se fera un plaisir d'écouter celui qui le fera davantage; que le riche commandera avec plus de douceur à ceux que l'infortune rend, selon l'ordre social, ses subordonnés, et que le nombre des hommes vertueux, s'accroissant selon les desirs du sage, fera disparoître d'au milieu de nous, les désordres qui ont depuis si long-temps minés & finis enfin par ruiner cette malheureuse monarchie.



